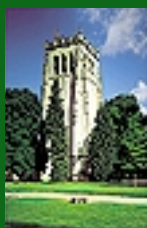


Abbaye Notre Dame du Bec



Fondation de l'abbaye du Bec

La fondation de l'Abbaye du Bec, dans la Normandie du XI^{ème} siècle, revêt un caractère singulier. Alors que la plupart des monastères fondés à cette époque sont le fruit de dotations des ducs et seigneurs normands, s'inscrivant dans le mouvement de progrès moral qui marqua le règne de Guillaume le Conquérant, c'est à l'initiative personnelle d'un simple chevalier, presque illettré, Herluin, que l'abbaye, appelée à un si grand rayonnement dans les siècles qui suivirent, va voir le jour.

Herluin naquit à Brionne vers 995. C'est là que très tôt, après la mort de son père, il entra au service du seigneur du lieu, Gilbert de Brionne, pour y exercer le métier des armes. Mais vers l'âge de 37 ans, nous rapporte son biographe, Gilbert Crespin, il sentit la grâce de Dieu toucher son cœur. Se détachant progressivement du monde, il changea radicalement sa manière de vivre, fréquentant les églises et se consacrant à la prière. Au bout de trois ans, il demanda à son suzerain de lui rendre sa liberté pour réaliser pleinement ses aspirations à une vie de retraite.

Possédant une portion du territoire de Bonneville, sur le plateau septentrional de la vallée du Bec, Herluin s'y retira en 1034 et y construisit un premier établissement, fort modeste, où il partageait son temps entre le travail et la récitation des psaumes. Très vite attirés par son renom de sainteté, plusieurs compagnons se joignirent à lui et, en 1035, l'évêque de Lisieux pouvait consacrer une première chapelle en l'honneur de Notre-Dame et donner à Herluin la tonsure, l'habit monastique, le sacerdoce et la qualité d'abbé de moines selon la règle de Saint Benoît. De ce premier établissement, il ne reste rien.

Le manque d'eau obligea Herluin et ses compagnons à redescendre, vers 1039, dans la vallée, au confluent du Bec et de la Risle, à Pont-Authou, où une seconde église fut consacrée en 1041 par l'archevêque de Rouen. Ils demeurèrent près de vingt ans en ce lieu fort marécageux, où le monastère va connaître son premier essor avec la création, en 1045, de l'École du Bec par Lanfranc de Pavie, prieur de l'abbaye. Il y enseignait aux jeunes religieux et aux oblates les arts libéraux, c'est-à-dire le trivium (grammaire, rhétorique, dialectique) et le quadrivium (arithmétique, géométrie, musique et astronomie). On accourait de partout pour suivre son enseignement et l'école devint vite célèbre. Quelques figures notables la fréquenteront, tels Yves de Chartres ou le futur pape Alexandre II (1061-1073).

Mais c'est surtout avec l'arrivée d'Anselme, originaire d'Aoste, que cette institution se développera. Sous l'impulsion successive de ces deux hommes, qui vont donner à l'abbaye ses lettres de noblesse, la nouvelle fondation va considérablement croître, au point d'envisager, vers 1060, sa translation au lieu qu'elle occupe aujourd'hui et la construction d'un nouveau monastère, beaucoup plus vaste. Une nouvelle église fut également bâtie et consacrée en 1077 par Lanfranc. En effet, après la bataille d'Hastings en 1066, Guillaume le Conquérant eut

besoin d'hommes dignes de confiance pour établir son pouvoir outre-Manche. Le nouveau roi d'Angleterre fit appel à Lanfranc en 1070 pour devenir archevêque de Cantorbéry. Pendant près de vingt ans, le nouvel archevêque entreprit une réforme en profondeur de l'Église anglo-saxonne.

Guillaume le Conquérant fera aussi appel aux moines normands pour le seconder dans son entreprise. En échange, ils recevront des bénéfices ecclésiastiques, évêchés ou abbayes, dans les territoires ainsi conquis. Ainsi, les possessions anglaises du Bec vont commencer à se développer jusqu'à atteindre vingt-cinq prieurés avec leurs dépendances. Il en ira de même dans le Royaume de France, où près d'une vingtaine de prieurés relèveront au siècle suivant de l'Ordre du Bec. Citons entre autres : Conflans, Pontoise, Meulan, Beaumont-le-Roger, Saint-Ymer, etc. • A la mort d'Herluin en 1078, Anselme, alors prieur claustral, lui succède comme abbé, avant de devenir à son tour archevêque de Cantorbéry en 1093. Saint Anselme, le docteur magnifique, fut une figure considérable de ce XI^e siècle. Outre son charisme propre, il a laissé un grand nombre d'ouvrages philosophiques et théologiques (Monologion, Proslogion), où se déploie son souci de mieux comprendre ce qu'il croyait. Aujourd'hui encore, sa pensée continue de nourrir la réflexion.

■ L'abbaye aux XII^e et XIII^e siècles

Les XII^e et XIII^e siècles furent surtout marqués par de vastes constructions qui témoignèrent de l'opulence et du rayonnement de l'abbaye. Les abbés successifs en furent tour à tour les maîtres d'œuvre. Ce fut d'abord Guillaume de Beaumont (1093-1124), qui gouverna l'abbaye pendant plus de trente ans dans la pieuse mémoire des fondateurs. L'abbatit de son successeur, Boson (1124-1136), un des disciples préférés de saint Anselme et son interlocuteur dans le *Cur Deus homo*, fut particulièrement faste. Profitant de ses bonnes relations avec le roi d'Angleterre Henri I^{er}, il permit au monastère d'acquérir un certain nombre de droits, notamment ceux de haute et basse justice.

De nombreux bienfaiteurs multiplièrent les donations d'églises et de dîmes, qui accrurent considérablement le domaine et les richesses de l'abbaye ; elle connut un essor si considérable qu'un dicton circulait : « De quelque côté que le vent vente, l'abbaye du Bec a rentes. » Il faut mentionner tout particulièrement les libéralités accordées par l'Impératrice Mathilde, fille du roi Henri, qui émit même le voeu d'être enterrée dans l'église abbatiale du Bec, ce qui se réalisa en 1167. A la mort de Boson, le prieur Thibaut lui succéda, mais il demeura peu de temps à la tête de la communauté, car, en 1138, il fut élu archevêque de Cantorbéry. L'année suivante, Létard (1139-1149) devint le 6^e abbé du Bec. Sous son abbatit fut construite la salle capitulaire qui subsista jusqu'à sa destruction à l'époque napoléonienne.

Durant toutes ces années, les abbés successifs eurent à se battre pour maintenir l'indépendance de leur juridiction face aux ambitions du pouvoir épiscopal, malgré le privilège d'exemption accordé par l'archevêque de Rouen vers 1092, à la demande de saint Anselme.

Le 7^e abbé du Bec fut Roger 1^{er} de Bailleul (1149-1179), dont on retiendra surtout les importantes constructions qu'il fit réaliser dans l'abbaye, notamment l'église presque entièrement rebâtie à la suite d'un incendie et qui fut consacrée en 1178. Ses successeurs immédiats eurent des abbatiats plus courts et donc moins remplis. Ce furent Osbern (1179-1187), Roger II (1187-1194), qui rédigea une recension des usages en vigueur au Bec, Gautier (1195-1197), Hugues de Coquainvilliers (1197-1198) et Guillaume II (1198-1211), qui aurait laissé un commentaire du Cantique des Cantiques.

Mais l'histoire de l'abbaye ne se résume pas à la succession de ses abbés, ni à l'accroissement de ses richesses. La réputation de l'École du Bec demeurait solidement établie, et ce XII^e siècle vit passer à l'abbaye nombre de personnages dont la notoriété s'étendit au-delà de l'enceinte du monastère. Plusieurs d'entre eux ont laissé des oeuvres littéraires, d'intérêt inégal, mais qui témoignent de la vitalité intellectuelle alors en vigueur au Bec.

Rappelons pour mémoire Robert de Torigny, qui devint abbé du Mont-Saint-Michel après avoir été prieur du Bec, et dont les oeuvres sont une source irremplaçable de l'ancienne histoire de Normandie ; Étienne de Rouen, grammairien et poète ; Pierre de Dives, auteur d'un poème sur les premiers abbés du Bec. De nombreux textes anonymes, oeuvres de religieux du Bec, nous sont également parvenus. Mais à la fin du XII^e siècle, le paysage intellectuel se déplace, et ce sont désormais les écoles parisiennes qui vont prendre le pas sur les grandes écoles monastiques de province.

Avec Richard de Saint-Léger (1211-1223), une nouvelle période de l'histoire de l'abbaye commence, qui verra les abbés successifs moins mêlés aux affaires politiques et plus soucieux d'engager des améliorations matérielles et des réformes internes. Et si la renommée de l'École du Bec commence à décliner, la richesse et la prospérité financière de l'abbaye continuent leur développement, sous l'administration avisée des moines, qui cherchent à arrondir leurs terres. Sous son abbatiat, l'église, en partie écroulée en 1197, va être reconstruite. Son souci fut également de restaurer la discipline régulière, tant au Bec que dans les prieurés qui en dépendaient. Ses qualités le firent remarquer au point d'être choisi comme évêque par le chapitre de la cathédrale d'Evreux. Le prieur d'alors, Henri de Saint-Léger (1223-1247), lui succéda. Sous son administration, le mur de clôture du parc de l'abbaye, incluant le Montmal, et dont on peut voir encore des vestiges sur les contreforts de la vallée de la Risle, fut construit, non sans difficultés, et achevé par son successeur Robert de Clairbec (1247-1265), qui à son tour dut entreprendre la reconstruction de l'abbaye détruite par un incendie en 1263. Avant cela, il eut la joie de recevoir, en 1256, la visite du roi Saint Louis. Mais ce qui va surtout marquer ce treizième siècle, c'est la réforme en profondeur de l'Église entreprise par Grégoire IX qui ne sera pas sans répercussion sur l'institution monastique.

On sait peu de choses du 16^e abbé du Bec, Jean de Guineville (1265-1272). Quant à son

successeur, Pierre de la Cambe (1272-1281), il eut à faire face à un nouveau désastre : en 1274, la tour centrale de l'église s'écroula, entraînant dans sa chute le choeur et les transepts. Il fallut à nouveau songer à reconstruire l'église. On en profita pour en poser les nouvelles fondations sur un plan beaucoup plus vaste. Ces travaux très importants se poursuivirent jusqu'au début du XIV^e siècle, sous les abbatiats d'Ymer de Saint-Ymer (1281-1304), qui s'attacha aussi à affermir la discipline monastique dans les prieurés anglais, et de Gilbert de Saint-Etienne (1304-1327). Comme son prédécesseur, celui-ci eut à coeur de restaurer l'autorité abbatiale du Bec sur les prieurés de France et d'Angleterre au moyen des chapitres généraux qu'il convoqua.

Une figure plus familière est celle de Geoffroy Faé (1327-1335), le 20^{ème} abbé du Bec, qui devint lui aussi évêque d'Evreux ; il contribua à en agrandir la cathédrale. Son gisant est aujourd'hui conservé dans l'actuelle église abbatiale. Lorsqu'il devint évêque, Jean des Granges (1335-1350) fut appelé à lui succéder. C'est lui qui eut la joie de voir l'église enfin rebâtie consacrée en 1342 par Jean V de Hautfuney, évêque d'Avranches.

■ La Guerre de cent ans

Sous l'abbé Robert de Rotes (1350-1361), l'abbaye commença à souffrir de la dure épreuve de la guerre de Cent Ans. Pour s'opposer plus efficacement aux envahisseurs, le lieutenant du roi Jean, résolut, en 1358, de fortifier l'abbaye. On mura avec des pierres les baies du chevet ainsi que les hautes fenêtres du choeur. L'église entière fut environnée de fossés et de bastions. Il fallut aussi abattre trois côtés du cloître et plusieurs corps de bâtiments près du portail occidental de l'église. Les revenus du monastère furent absorbés par l'entretien de la garnison française préposée à la défense de l'abbaye. La vie régulière pâtit d'une telle situation et le relâchement s'introduisit à l'abbaye, comme dans les divers prieurés de l'Ordre.

Les anciennes chroniques ne fournissent guère de renseignements sur les activités de Guillaume de Beuzeville (1361-1388) qui succéda à Robert de Rotes. On sait seulement que ses qualités lui permirent de préserver l'abbaye de calamités plus importantes. La guerre avait à moitié ruiné le monastère, et les agissements du 24^{ème} abbé, Estout d'Estouteville (1388-1391), plus soucieux d'amasser de l'argent que de pourvoir aux devoirs de sa charge, ne firent qu'aggraver cette situation. Quand celui-ci fut élu abbé de Fécamp en 1391, il emporta avec lui des sommes considérables d'or et d'argent, ainsi que les plus beaux manuscrits de la bibliothèque et des meubles.

En partie détruite par la guerre, l'abbaye commença à être restaurée sous l'abbatit de Geoffroy Harenc (1391-1399). Soucieux aussi de préserver l'abbaye de toute attaque ultérieure, il entreprit de la ceindre d'une épaisse muraille flanquée de quinze tours, dont on peut voir aujourd'hui encore, dans l'axe de l'ancienne abbatiale, un des modestes vestiges.

Mais de telles constructions coûtèrent très cher et grevèrent pour longtemps les revenus du monastère. Geoffroy mourut en 1399 au cours d'un pèlerinage à Jérusalem.

L'abbaye n'était pas au bout de ses peines. Son successeur, Guillaume d'Auvillars (1399-1418), eut toutes les difficultés pour obtenir confirmation de son élection de la part du pape Benoît XIII, qui n'avait pas reçu l'adhésion de l'assemblée générale du clergé français. Soucieux de palier au dénuement de la Cour pontificale qui siégeait alors en Avignon, il envisageait de nommer quelque cardinal à la commende de ces bénéfices réguliers, ce qui advint effectivement pour quelques prieurés du Bec. Mais il finit par accorder sa confirmation à l'abbé élu, non sans qu'il en coûtât de grosses sommes d'argent. Malgré cela, et grâce à des levées de taxes sur les hommes relevant de sa juridiction, Guillaume put rembourser les dettes de ses prédécesseurs et même accroître le domaine de l'abbaye par l'acquisition de nouveaux fiefs. Il acheva aussi l'enceinte fortifiée. Malheureusement, cela ne servit pas à grand chose, car il fallut de nouveau faire face aux visées belliqueuses d'Henri V, roi d'Angleterre, qui envahit la Normandie en 1415 puis en 1417. L'année suivante, les Anglais, sous la conduite de Thomas de Lancastre, grand sénéchal d'Angleterre, vinrent faire le siège de la forteresse du Bec, et la garnison se rendit après une vingtaine de jours de résistance. Les Anglais saccagèrent l'abbaye de fond en comble. Le 19 janvier 1419, Henri V, fit son entrée solennelle à Rouen et le 12 février suivant, l'abbé du Bec, Robert, dit Vallée (1418-1430) prêta allégeance au souverain anglais. De retour à l'abbaye, il s'appliqua à réparer les ruines des bâtiments conventuels et à restaurer la discipline monastique. Mais ses successeurs, Thomas Frique (1430-1446) et Jean de la Motte (1445-1452), eurent encore à souffrir des ravages de cette interminable Guerre de Cent ans.

A partir de 1450, la Normandie étant enfin redevenue française, il fallut songer à restaurer l'abbaye. Cette tâche échet à Geoffroy d'Épaignes (1452-1476), qui fit reconstruire moulins, manoirs et granges, ainsi que les aqueducs qui fournissaient l'abbaye en eau. En 1467, il ordonna la construction de la tour dite de saint Nicolas. Après Jean Boucart (1476-1484) et Robert d'Évreux (1485-1492), à qui l'on doit la grande porte de l'abbaye, Guillaume Guérin (1492-1515) fut le dernier abbé régulier du Bec. Son abbatiat correspond à une période de calme pour l'abbaye, avant que ne s'ouvrent, à partir du concordat de 1516, les temps troublés du régime commendataire qui devait perdurer jusqu'à la Révolution.

■ Les débuts du régime commendataire

Le concordat de Bologne de 1516 conclu entre le Pape Léon X et François I^{er} établit le régime de la commende. En supprimant les élections canoniques, le roi de France nommait à la tête des communautés des personnages, qui la plupart du temps, ne songeaient qu'aux revenus inhérents aux abbayes. L'un des résultats le plus regrettable de ce système était que les prélats qui ne pouvaient résider dans le monastère restaient le plus souvent étrangers aux vrais intérêts de leurs religieux. L'abbé commendataire touchait la part principale des revenus : il en gardait généralement les deux tiers. Ainsi le titre d'abbé était devenu une sorte de rente largement convoitée. Sept abbés commendataires se succéderont durant le seizième siècle. Ce sont : Jean Ribault (1515-1517) ; Adrien Gouffier, cardinal de Boissy (1517-1519), qui fit son entrée à l'abbaye avec une troupe armée et chassa ou emprisonna les moines partisans de l'abbé régulier, Jean Ribault ; Jean de Dunois, cardinal d'Orléans (1519-1534) ; le cardinal Jean Le Veneur (1534-1543), sous l'abbatiat duquel François I^{er} visita l'abbaye à plusieurs reprises ; le cardinal Jacques d'Annebaut (1543-1558) ; Louis de Lorraine, cardinal de Guise (1558-1572) et son neveu, Claude de Lorraine, chevalier d'Aumale (1572-1591), âgé de seulement dix ans quand il reçut l'abbaye en commende.

Aux exactions des abbés commendataires et à l'affaiblissement de l'esprit monastique qui en découla, il faut ajouter les troubles causés par les Guerres de religion. Reprenant l'offensive après la défaite de Dreux, en décembre 1562, les Protestants, sous les ordres de l'amiral de Coligny, saccagèrent, durant les trois premiers mois de 1563, les églises et les monastères qui avaient précédemment échappé à leurs sacrilèges. L'abbaye du Bec fut alors l'objet de leurs attaques. Ils n'eurent pas de peine à s'emparer d'un monastère qu'aucune défense ne protégeait. L'abbaye fut complètement saccagée par les huguenots, et deux moines périrent même égorgés.

La situation n'étant plus tenable pour les moines du Bec, ils furent obligés de se disperser ; l'office et l'exercice du culte furent interrompus pendant quelque temps. L'abbaye traversa alors une période très difficile. Les abbés commendataires, n'ayant pas la volonté de reconstruire les bâtiments détruits, laissèrent périr le site. Ainsi en 1591, la nef de l'église s'écroula, et, faute de moyens, on décida de la raser, n'en laissant subsister que deux travées.

Ainsi, l'abbaye du Bec, dans un état lamentable, nécessitait qu'une réforme sérieuse y fût entreprise. Ce sera là l'oeuvre des Bénédictins de Saint-Maur au début du siècle suivant.

■ La réforme de Saint-Maur

La Congrégation bénédictine de Saint-Maur était issue de la Congrégation lorraine de Saint Vanne et saint Hydulphe. Participant au grand renouveau spirituel qui marqua le premier tiers du XVII^e, elle prit naissance en 1618 et entreprit de réformer la plupart des monastères français par une restauration de la discipline régulière, une vie austère tournée vers le travail intellectuel et des travaux d'érudition qui firent sa gloire. Elle engagea aussi de vastes entreprises de construction, dont le Bec demeure un des plus beaux fleurons. Près de 200 monastères s'affilièrent ainsi à la réforme. L'abbaye du Bec fut, après Jumièges, une des toutes premières abbayes à être ainsi réformée. Le 24 mars 1626, Dom Colombar Régnier pénétra dans l'abbaye avec une quinzaine de moines et en prit possession. Très vite des travaux importants furent entrepris, notamment la construction du cloître dès 1644. De 1597 à 1661, ce fut Dominique de Vic qui tint la commende du Bec. Les religieux eurent beaucoup à lutter pour obtenir de lui un partage équitable des revenus de l'abbaye. Les choses ne s'arrangèrent pas sous son successeur, Jacques-Nicolas Colbert (1665-1707), fils du grand Colbert, dont la famille était connue pour son âpreté à se procurer les bénéfices ecclésiastiques. Il était âgé de seulement neuf ans quand il reçut l'abbaye en commende. Malgré tout, grâce à une administration rigoureuse, les moines de Saint-Maur mirent beaucoup de soins à embellir et aménager leur résidence, comme en témoigne le plan du Monasticon Gallicanum, état de l'abbaye avant sa reconstruction au XVIII^e siècle. La vie intellectuelle n'était pas non plus négligée, et l'école de théologie du Bec eut d'éminents professeurs. A la mort de Nicolas Colbert, ce fut Roger de La Rochefoucauld (1708-1717) qui obtint la commende. Ses prétentions aux bénéfices entraînèrent un important procès avec les moines du Bec, qui finirent par l'emporter. Mais il faut attendre son successeur, Louis de Bourbon-Condé, comte de Clermont (1717-1766) pour que la grande entreprise de reconstruction du monastère et de la maison abbatiale puisse se réaliser, ce qui aura lieu entre 1742 et 1750. Entre 1760 et 1766, la communauté fut dirigée par Dom Pierre-François Boudier. Abbé régulier de Saint-Martin de Sées, il devint par la suite Supérieur Général de la Congrégation de Saint-Maur. Mise en économat en 1766, l'abbaye fut donnée en 1782 à Yves Alexandre de Marbeuf (1782-1790), évêque d'Autun, puis archevêque de Lyon à partir de 1788. Il devait être le dernier abbé du Bec.

■ Arrêt de la vie monastique au Bec

Bientôt les signes avant-coureurs de la Révolution Française apparurent, et en 1792, le dernier moine fut expulsé. Pendant une dizaine d'années, les bâtiments subirent dégradations et pillages divers. Le chartrier fut brûlé, la bibliothèque pillée, les sculptures martelées, jusqu'à ce qu'en 1802, les lieux fussent transformés en dépôt d'étalons à usage de l'armée. Le hennis-

sement des chevaux remplaça alors le chant des moines. L'église abbatiale et la salle capitulaire furent vendues comme carrière à pierres en 1809 et détruites. Les bâtiments conventuels, transformés en écuries et en chambrées de caserne, résistèrent malgré tout à ce triste état de choses qui dura jusqu'en 1940. Mais Herluin veillait sur son abbaye. A partir de la seconde guerre mondiale, une nouvelle époque s'ouvrit qui allait voir la restauration de la vie monastique au Bec et une lente mais régulière remise en état de l'abbaye désormais rendue à sa destination première. La restauration de la vie monastique au Bec. C'est en 1948 que la vie monastique put reprendre à l'abbaye du Bec. La communauté qui vint s'y installer appartenait à la Congrégation bénédictine de Mont-Olivet, fondée au XIV^e siècle sous l'impulsion du Bienheureux Bernard Tolomeï. Né à Sienne en 1272, il se retira avec deux amis au "désert d'Acona" pour y vivre dans la recherche de Dieu et la prière continuelle. Rejoint par d'autres compagnons, ils adoptèrent en 1319 la règle de saint Benoît et construisirent de leurs mains un premier monastère, qui recevait le nom de Sainte Marie de Mont Olivet - d'où leur nom d'Olivétains. En 1348, il meurt pendant la grande épidémie de peste noire qui ravagea toute l'Europe, en allant soigner ses frères à Sienne. La Congrégation olivétaine s'était développée considérablement en Italie aux XV^e et XVI^e siècles et commença à se répandre dans le monde à partir du XIX^e siècle.

En 1866, un petit groupe de moines bénédictins s'était constitué autour du curé de la paroisse de Mesnil-Saint-Loup au diocèse de Troyes, le Père Emmanuel André. Le monastère qu'il construisit, dédié à Notre-Dame de la Sainte Espérance, fut agrégé à la Congrégation olivétaine en 1886. La communauté connut un développement difficile, notamment par suite de la suppression des communautés religieuses en France en 1903. Ce n'est qu'après la Grande Guerre que les moines purent revenir.

En 1925, une communauté de moniales se fondait en lien avec les moines de Mesnil-Saint-Loup, autour de Madame Elisabeth de Wavrechin. Elle s'établit à Cormeilles-en-Parisis au diocèse de Versailles. En 1938, Dom Paul Grammont, qui venait d'être élu prieur du Monastère de la Sainte-Espérance, décidait d'établir un prieuré à proximité du monastère des moniales. Moines et moniales avaient une vie liturgique en grande partie commune. A partir de 1941, la communauté des moines commença à se développer.

C'est alors que l'abbaye du Bec fut abandonnée par l'armée. L'Administration des Monuments Historiques en prit le contrôle et entreprit de la restaurer. On chercha une affectation pour ces vastes bâtiments que l'armée et la guerre laissaient en assez mauvais état. Un concours de circonstances fit que la proposition de venir y reprendre la vie monastique fut faite aux moines de Cormeilles-en-Parisis. Dom Paul Grammont comprit quelle richesse de tradition monastique et intellectuelle s'attachait au monastère de saint Anselme, jadis fameux, et sans beaucoup d'hésitation, accepta de relever le défi.

Une Association pour la restauration de l'abbaye se constitua, qui conclut un bail avec l'État, et le 29 septembre 1948, une grande célébration présidée par Mgr Gaudron, évêque d'Evreux, introduisait officiellement les moines dans l'abbaye.

La communauté se mit au travail avec les entreprises des Beaux Arts pour rendre habitables des locaux assez délabrés et peu à peu on put aménager les lieux conventuels. L'aile de bâtiment aujourd'hui occupée par la bibliothèque devint l'église provisoire, en attendant la restauration de l'ancien réfectoire du XVIII^e siècle destiné à être transformé en église abbatiale.

Au mois d'octobre, la communauté élut comme 46^e abbé du Bec, Dom Paul-Marie Grammont, qui fut béni au Mont-Olivet le 23 octobre.

Dans le courant de l'année 1949, la communauté des moniales venait à son tour s'installer à proximité de l'abbaye et entreprit de construire un monastère. La vie liturgique commune put reprendre les dimanches et jours de fêtes.

Les dix années qui ont suivi ont été parfois difficiles : conditions de vie sommaires, froid hivernal, mais les travaux de restauration se poursuivirent. Il fallut démolir les auges en béton et ôter le dallage des anciennes écuries pour aménager le réfectoire et la sacristie dans l'aile sud, et l'église dans l'aile ouest. Le point culminant de cette période fut, en 1959, le retour solennel du corps du Bienheureux Herluin depuis l'église paroissiale où il avait été transporté au lendemain de la Révolution jusque dans le chœur de la nouvelle église abbatiale. A cette occasion un grand congrès international consacré à saint Anselme fut organisé à l'abbaye.

A partir des années 1960, la communauté commença à s'étoffer, et la nouvelle église donnait à sa vie un meilleur équilibre. Le Concile Vatican II (1962-1965) fut suivi avec une grande attention par les moines ; c'était l'espérance d'un renouveau plein de promesses, dont l'aspect le plus visible pour eux était la réforme de la liturgie, avec le passage du latin au français et tout le travail de création musicale que cela entraîna. Une répartition différente des heures de l'Office divin favorisa l'équilibre entre prière, lecture, études et travail. L'abandon de l'exploitation agricole permit le développement d'un atelier de céramique qui devint une des ressources importantes pour la vie de la communauté.

Durant toute cette période, les relations oecuméniques s'intensifiaient ; l'un des grands événements fut la visite en 1967 de l'archevêque de Canterbury, Dr Michael Ramsey. Deux ans plus tard, le 31 octobre 1969, on procéda à la Dédicace solennelle de la nouvelle église abbatiale, qui rassembla un grand nombre d'amis de l'abbaye de toute confession. Ce fut une fête qui marqua durablement les communautés.

En 1976, Dom Grammont envoyait un petit groupe de frères en Israël, à Abu Gosh, bientôt rejoint par un groupe de soeurs, pour concrétiser le souci d'écoute et de prière en lien avec le peuple juif. Cette même année vit la reprise de la vie communautaire au monastère de Mesnil-Saint-Loup.

En 1986, Dom Grammont décidait de résilier sa charge, après 38 années d'abbatit et 48 à la tête de la communauté. Il mourut en 1989. Depuis, les communautés s'efforcent de vivre du riche héritage qu'il leur a laissé, ouvertes aux appels du monde, mais dans le respect de la spécificité de la vocation monastique.

